

Onfray, ce pelé, ce galeux, ce Phénix matérialiste

Author : Robert Redeker

Categories : [Philo Contemporaine](#)

Date : 29 juin 2015

Un destin insigne, rarissime en France, frappe Michel Onfray : avoir été désigné par le pouvoir, par le Premier ministre en personne, comme un auteur à ne pas lire, comme un mauvais, comme un méchant. Plus : cette condamnation par Monsieur Valls visait moins l'œuvre du philosophe, dont on ne sait si l'hôte de Matignon l'a lue, mais l'homme, l'homme libre, l'homme Michel Onfray dans sa liberté. Faut-il que la gauche ait perdu toute raison et tout enracinement dans l'histoire, qu'elle ait oublié Voltaire et Hugo, pour pointer du doigt les mauvais auteurs, afficher la liste de ceux qui doivent être lus et de ceux qu'il faut rejeter en Enfer, des proscrits et des sauvés !

Pourquoi tant de haine ? Pourquoi cette chasse à courre en bande organisée, rassemblant le gouvernement, la gauche établie, ses politiciens, ses médias, un quarteron d'intellectuels résiduels qui reste encore aveuglément attaché aux méthodes d'intimidation stalinoïdales, en sonnant l'hallali derrière Onfray ? Celui-ci, originaire de la gauche, s'avance de plus en plus souvent sur le terrain politique en prenant des positions opposées à l'action et à l'idéologie du gouvernement. Il rejette haut et fort l'islam, se gardant de l'islamomanie commune aux élites de gauche ! Il est même allé, comme Houellebecq, jusqu'à redouter « *une islamisation de la France* » ! Il s'est dressé contre le mariage pour tous ! Il s'indigne de voir Eric Zemmour lynché comme « *un bouc-émissaire idéal* » ! Il déclare – ce que seul Manuel Valls trouve scandaleux, ce que pourtant tout esprit formé dans la probité morale et la rectitude logique doit reconnaître – préférer un Alain de Benoist qui aurait raison à un Bernard-Henri Lévy qui aurait tort ! Il s'en prend à la réforme scolaire concoctée par Najat Vallaud-Belkacem, qui en guise de réponse collective à ses détracteurs ose le ridicule : Onfray ferait partie de la cohorte des pseudo-intellectuels ! De plus, le philosophe impertinent n'oublie pas de fustiger « *cette mafia qui se réclame de la gauche* ». Onfray renvoie la gauche à ses abandons (la justice, le républicanisme, la laïcité, et, *last but not least*, le peuple), et à ses trahisons. Le peuple, cette réalité que cette gauche a jeté aux oubliettes, qu'elle méprise comme jamais jusqu'ici elle n'a méprisé quelque chose, pas même la bourgeoisie !

L'étonnement effrayé s'empare de cette gauche devant la liberté d'Onfray. C'est qu'elle avait l'habitude, cette gauche, des intellectuels soumis ! A ses yeux, être un intellectuel c'est être nécessairement de gauche, et nécessairement soumis ! Onfray lui présente une situation nouvelle, qui la plonge dans la panique ! Cette animosité à l'encontre d'Onfray puise sa source dans un cocktail d'envie et de peur, d'effroi devant la liberté et la vérité. A la différence des intellectuels qui se chargent de faire la morale aux Français, Onfray est écouté du peuple. Pis : il l'est au moyen de livres de qualité, pédagogiques sans être démagogiques, exempts de vulgarité et de mépris

pour ses lecteurs, dont l'ambition philosophique reste élevée, qui, crime impardonnable, caracolent dans le peloton de tête des ventes. L'addition pour la gauche est salée, trop salée, trop lourde. Onfray doit la payer ! Onfray doit payer ! D'où l'impitoyable lynchage : intellectuel, médiatique et politique.

Comme de très nombreux Français, passons-outré et plongeons-nous dans le dernier opus d'Onfray, *Cosmos*.

Le trait le plus frappant de la méthode Onfray apparaît dès les premières pages : la pensée n'est pas une activité désincarnée, elle est étroitement mêlée à la personne singulière de l'auteur, dont les passions, les désirs, et le corps, sont imbriqués dans la théorie. La pensée, la vie et l'homme sont indétachables les unes des autres, indécollables. L'autobiographie n'y est pas superfétatoire, elle n'y est pas non plus, comme dans le *Discours de la Méthode* de Descartes, un simple décor, elle y est génératrice de philosophie. Depuis *Le Ventre des philosophes*, en 1989, l'écriture de Michel Onfray est hantée par une certitude : le corps est impliqué dans la production philosophique, comme si La Mettrie, qui mourut d'un pâté avarié à la table de Frédéric II de Prusse, n'avait pas eu tort d'écrire que « *la pensée habite dans l'estomac* ».

On l'aura compris : la pensée d'Onfray est un matérialisme, c'est-à-dire une approche du cosmos estimant qu'il n'existe pas d'autre réalité que la matière (les atomes et le vide, écrivait Epicure). C'est au grand fleuve matérialiste, celui dont la source remonte à Epicure, qui est ensuite alimenté par Lucrèce, par les Lumières radicales (La Mettrie, d'Holbach, Helvetius), par Bruno, par Vanini, par Darwin, par Bachelard, qu'Onfray vient ajouter son affluent. De fait, notre philosophe s'avoue plus proche de Lucrèce et sa grande santé que d'Epicure, trop ascétique à son goût à cause de ses faiblesses corporelles. Un charme égal à celui de l'encyclopédie de Diderot flotte entre les pages : l'auteur en effet convoque l'agriculture, l'œnologie, des artisanats, la zoologie, la physique, la botanique, bien plus que les écoles philosophiques, pour étayer sa vision du monde.

Du matérialisme découle une forme de paganisme déspiritualisé qui aurait congédié tous les dieux, tous les esprits et les forces occultes. Reconnaissons-y le paganisme d'un paysan normand (Onfray est enfant d'ouvriers agricoles), émerveillé par la nature, aux deux pieds solidement enracinés dans la terre, amoureux du ciel une fois vidé, grâce à Lucrèce, du fatras dont, selon lui, les religions le remplissent. A travers des formules virulentes, l'opposition intransigeante aux monothéismes est fille de ce matérialisme. Ses diatribes antichrétiennes, ses envolées contre les arrière-mondes, font écho à celles du Nietzsche d'*Humain, trop humain* et de *La Généalogie de la morale* ; il ne faut pas s'en offusquer, mais les prendre dans leur dimension philosophique. C'est que le matérialisme d'Onfray, qui se proclame « *matérialisme intégral* », est de part en part nietzschéen.

Quelle fin pour la philosophie ? Chez les épicuriens la physique débouche sur une éthique, un art de vivre. Il s'agit, grâce à la philosophie, de « *vivre selon les cycles païens du temps circulaire* ». Tout comme il faut « *utiliser la physique pour abolir la métaphysique* », il faut s'en servir également

pour dépasser les morales et styles de vie nihilistes hérités des religions, épouser le temps, épouser la vie, pour accorder son existence à un hédonisme. Ce dernier nous rouvre à une correspondance heureuse avec l'environnement que nous avons, du fait des monothéismes, oublié, le cosmos. La philosophie ne vaudrait pas une heure de peine si elle n'était quête de cette vie cosmique.

Tout Onfray se déploie dans *Cosmos* : l'homme et sa pensée. Loin des postmodernes ou de la French Theory, des penseurs alambiqués germanolâtres et germanopratin à l'écriture torturée, des industriels de l'indignation, ainsi que des universitaires pur jus, Michel Onfray est ce qu'on appelait au XVIIIème siècle, dans une acception typiquement française, « *un philosophe* ». Prférant la campagne aux villes, il souhaite philosopher « *hors des clous* ». Par maints aspects, dont le matérialisme enchanté, il est un peu notre Diderot – fera-t-il à son tour, à l'instar de son lointain devancier, un séjour dans l'équivalent moderne du donjon de Vincennes pour délit d'opinion ? Quoiqu'il en soit, Onfray, que la gauche d'établissement qui a troqué son rationalisme traditionnel pour la pensée magique, tient pour le pelé et le galeux dont vient le mal, est avant tout un philosophe dont les livres et la personne manifestent un éternel retour, celui du Phénix matérialiste.